

La poudre blanche

Carine Gilbert

Carine Gilbert

La Poudre blanche

© Carine Gilbert, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5563-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avril 2021

Søren

Ma tête est sur le point d'exploser. Je bats des paupières mais celles-ci sont comme collées Et gluantes. Je dois frotter mes yeux pour distinguer ce qui m'entoure.

Un canapé en velours vert sur lequel je suis allongé. Je ne suis pas chez moi. Ni chez Vilmer. Quand j'arrive enfin à stabiliser ma vue en fixant un lustre au plafond, je me penche vers la gauche, vers le sol, je vois une fille allongée par terre. Elle est sur le sol, le visage baignant dans une flaque de vomi. Je me redresse avec difficulté et je la pousse du bout du pied. Rien. Elle doit certainement comater après ce qu'on a dû s'envoyer hier soir. Je m'assieds sur le canapé. La pièce vacille autour de moi. Je reconnais enfin la chambre d'hôtel dans laquelle nous avons fini hier soir après être sorti en boîte. Au fond, sur un grand lit, Vilmer ronfle avec deux filles à moitié nues. Je me relève avec difficulté écœuré par les restes de bouteilles et les lignes de coke qui trainent sur la table basse. Je cherche mes fringues, mon portable et mes clés que je finis par trouver par terre dans un coin. Puis je sors de l'hôtel. La lumière m'aveugle et fait monter mon mal de tête d'un cran. Je fais quelques pas dans la rue avant de vomir dans une jardinière sous le regard médusé d'un passant qui promène son chien. Heureusement pour moi, vu que je n'ai aucune idée de l'endroit où j'ai bien pu garer ma voiture, l'hôtel se trouve en plein centre non loin de la boîte où nous nous sommes rendus hier soir. J'opte pour le métro. Je rentre chez moi et me faufile directement dans ma chambre où je me douche avant de me recoucher.

C'est la sonnerie de mon portable qui me tire de mon sommeil. Je regarde l'heure. Seize heures. J'ai reçu une kirielle d'appels de Vilmer et quelques-uns de mon père. Il y a des textos aussi.

— Rappelle-moi mec, c'est la merde.

Quand je compose son numéro, il décroche immédiatement.

— Putain mec, enfin ! Mais qu'est-ce que tu foutais ?

— Je dormais...

— Tu t'es tiré ?

— Je... Je suis rentré me coucher.

— Tu n'as rien vu d'anormal ? Putain Søren, tu as déconné... Je suis au poste. Je dois témoigner. Une de ces putes est morte. Celle avec laquelle tu as couché. Elle a du s'étouffer ou un truc dans le genre... Tu dois venir immédiatement.

Je ne sais pas quoi lui répondre. J'ai bien vu que la fille au sol était méchamment dans les choux, mais je n'ai pas cherché à en savoir plus.

— Ramène ton cul ici. Et bon sang mec, appelle ton père. Il te faut un avocat. Le mien est déjà là.

Mai 2021

Søren

Mon père se tient derrière son bureau. Il a appuyé ses deux poings sur le plateau vitré. Je reste droit, dans un coin. Je refuse de m'asseoir.

— Alors je te le redis pour la dernière fois Søren. Soit tu acceptes cette cure, et mon chauffeur est en bas, prêt à t'attendre ; soit tu disparais de ma vie pour de bon. Si tu choisis cette option, je ne veux plus entendre parler de toi. Inutile de revenir la queue basse quémander une faveur ou de l'argent. Tu ne seras plus mon fils. C'est fini. Cette fois-ci tu es allé trop loin tes actes pourraient me coûter cher à moi aussi.

C'est dur. Je ne sais pas ce que je veux vraiment. J'en ai marre de cette vie qui ne m'apporte rien à part du vide à consommer à la chaîne et maintenant la mort. J'aurai pu être à la place de cette fille. Dans un cercueil qu'on incinère. Je n'ai pas de but et je suis un poids pour mon père. Cette affaire qu'il vient d'étouffer aurait pu détruire la carrière d'homme politique sans tâche qu'il veut être. Mais moi je sais qui il est. Et je le déteste. Alors je prends ma décision. La seule qui pourrait peut-être me sauver.

— Adieu papa. Je sors de son bureau.

Aout 2021

Søren

Ma barbe me gratte. Je sais que je sens horriblement le fauve. Et j'ai faim. Bruce marche devant moi le dos vouté sous le poids de son sac à dos. Il a couvert sa tête avec un foulard à carreaux. Quand je le regarde, j'ai une idée de ce à quoi je ressemble. Bruce est sec et musclé, ses yeux sont enfoncés au fond de ses orbites creuses. Sa barbe longue et ses cheveux gras pendent dans sa nuque. Une paire d'énormes godillots de marche en cuir bougent au rythme de ses pas.

— Putain, qu'est-ce que j'ai faim... Il te reste quoi ?

— Du pain. Une boîte de sardines.

— J'espère qu'on va trouver un truc à manger au camping.

Nous venons de cinq jours à faire le tour du Mont Viso. À passer de refuges en refuges, à faire la vaisselle contre un restant de soupe ou de pâtes. À dormir dans la tente avec des températures négatives la nuit. Mais c'était magnifique. Le soir qui tombe sur les sommets, les baignades dans des torrents de montagne cristallins et les lacs de haute montagne cachés que l'on découvre au dernier moment. Toute la faune et la flore qui explosent de vie dans le ciel bleu de ce mois d'août et qui profite de vivre avant que la neige ne vienne tout recouvrir cet hiver. Et là, retour à la civilisation. Enfin, la vallée, c'est déjà beaucoup.

Le camping où nous débarquons est un joyeux bordel. Plus une aire naturelle avec deux petites cabanes en bois qui font office de sanitaires. Les rires des enfants sur leurs vélos et des familles installées devant leurs vans sont presque irréels.

À l'accueil, un gros gars sans prise de tête nous fait signe de nous poser où on le souhaite. Puis je tente la question qui me brûle les lèvres.

— Est-ce qu'on peut avoir un truc à manger en échange d'un coup de main ?

— Ok les gars. Ici, on en a plein des mecs comme vous. Vous voyagez sans argent ?

— C'est ça.

— Un coup de main pour servir ce soir, et vous pouvez manger avec nous. Par contre, décrassage avant. L'hygiène avant tout. Les douches sont par là.

Je profite du filet d'eau chaude qui coule dans la douche douteuse dont la bonde est bouchée. Néanmoins, je la trouve divine. Cela fait un bon mois que nous nous sommes rencontrés avec Bruce dans le nord de l'Italie au bord de la route. Il avait comme projet de remonter les sources du Pô et de se faire un trip en montagne. Il est complètement allumé mais cool. Ce qui nous a rapprochés, c'est qu'il est dans la même situation que moi. Il voyage sans argent ou presque, son sac sur le dos, en gagnant sa croute à droite à gauche, quand une âme charitable a besoin de lui. Le suivre m'a donné un nouveau but pour cet été. Equipés d'une vieille tente et de deux duvets, nous nous sommes lancés dans la traversée du Nord de l'Italie jusqu'à arriver au pied du Mont Viso, d'où partent les sources du Pô. On a marché, on s'est baigné dans les torrents, on a fumé de l'herbe et on s'est raconté nos vies de merde et combien les filles nous manquent. Je n'ai pas tout raconté bien sûr. Pas question. Une partie de mon passé est resté en Suède. Maintenant je suis Søren le marginal, celui qui marche sans but et qui parcourt les routes. Bruce a accepté de faire un saut en France, pour finir notre voyage, puis il partira faire les vendanges. Je me doute bien que l'on ne peut continuer éternellement comme cela.

Nous avons convenu de faire le tour du Viso, de rester découvrir les vallées de ce côté puis de nous séparer.

Je passe la serviette autour de mon torse. J'ai les flancs creux et le torse puissant et épais aux abdos saillants dont j'étais si fier avant a fondu pour laisser place à une musculature sèche et noueuse. J'ai au moins perdu quinze kilos et mon pantalon flotte tellement autour de ma taille que je dois l'attacher avec un morceau de ficelle. Je suis dégouté de devoir remettre des fringues crasseuses. Je crois que je vais demander au gérant si je peux faire une machine moyennant quelques pièces. Je récupère un vieux chouchou rose oublié au bord d'un évier, et j'improvise d'attacher mes longues mèches à l'arrière de mon crâne. Dans les miroirs au-dessus des lavabos, je vois un visage basané et émacié mangé par une barbe de plusieurs mois.

La copine du gérant accepte de me laver mon linge. Elle balaie d'une main ma demande de la régler.

Bruce me rejoint et nous commençons à servir à boire et à manger aux campeurs rassemblés sous les mélèzes pour dîner. Le soir est doux et l'ambiance détendue. Bruce essaie d'emballer à tout va, mais vu notre look limite marginal, il n'a pas grand succès. À la fin du service, quand tout est calme et qu'il ne reste que quelques groupes disséminés çà et là, Didier, le gérant, nous apporte deux assiettes débordantes de légumes et de saucisses. Je me régale et je sauce le contenu de mon plat. Se coucher avec le ventre bien plein est un luxe dont je n'ai plus l'habitude.

Nous passons trois jours au camp de base de la Monta, avant de reprendre la route. Nous découvrons plusieurs villages Abriès, Aiguilles, Molines, Ceillac tous plus beaux les uns que les autres, le sac à dos sur l'épaule et le pouce en l'air. J'aime l'atmosphère détendue et paisible de ces lieux. La lumière crue qui explose de contraste entre les prés, les montagnes, et le ciel bleu. Mais Bruce a la bougeotte. Il a envie de filer dans la vallée du Rhône pour profiter de la fin des vacances. J'hésite. Je n'ai pas vraiment envie de me retrouver seul.

C'est à la gare de Guillestre que je la vois. Une petite affiche invitant les potentiels saisonniers pour l'hiver suivant à se présenter à la maison des Alpes. Quand Bruce me voit la prendre en main, il comprend.

— C'est là que nos chemins se séparent alors ? Tu restes ?

— Je crois.

— Si tu changes d'avis rejoins-moi sur Montpellier. J'y serai quelques temps. Après...

Il me donne une accolade avant de monter dans le TER. Il me laisse un petit sac de son herbe dans la main.

— Tiens, en souvenir de moi. Quand tu seras seul et que tu auras un coup de mou. Tu te rappelleras nos aventures.

Je regarde partir le train sans savoir si j'ai bien fait. Le quai est brûlant de cette fin de mois d'août. Les feuilles des arbres sont pétrifiées par le manque d'eau. Je dégouline dans le dos entre mon teeshirt et mon sac. Je n'ai pas d'argent à gaspiller pour le bus, alors je fais du stop pour trouver quelqu'un qui me remontera dans le Queyras. Au frais. Peu importe dans quel village, mais au frais. C'est un vieux montagnard en Berlingot qui s'arrête.

— Michel, me dit-il en me tendant la main. Randonneur solitaire ? Où veux-tu que je te dépose ?

— Søren. Où allez-vous ?

— À Aiguilles. Pas d'ici, je me trompe ?

— Non.

— Avec un nom et un accent pareil, c'est le Danemark ou la Suède ?

— La suède. Aiguilles c'est parfait. Je pensais remonter au camp de bas de la Monta.

— Je connais. C'est sympa. Mais pas pour les vieux comme moi. Dis-moi, tu parles rudement bien français.

— Oui. Je le parlais avec ma mère elle était française. Vous, vous habitez ici ?

— Depuis plusieurs années. Avec ma femme et mes enfants. Même si mes enfants sont partis, tu vois, pour vivre leurs vies.

Michel me fait un semblant de conversation durant la longue route qui serpente dans les gorges du Guil. J'ai l'impression d'entrer dans des vallées protégées par un rempart naturel constitué par le précipice qui isole la population. Je les ai descendues ce matin, mais le trajet dans l'autre sens ne me laisse pas la même sensation. Il me semble faire un choix délibéré alors que depuis mon départ, toutes mes pérégrinations n'ont été l'objet que du hasard.

Il accepte de me déposer directement au camp, prétextant un arrêt à faire chez un ami du mon de Pilou. Je le soupçonne d'être trop gentil et de ne pas vouloir me laisser galérer avec mon sac à dos, même s'il ignore que j'ai l'habitude de vivre à la dure depuis ces derniers mois.

Il me montre les lieux en passant devant.

— C'est ici que je travaille. L'hiver sur ces pistes. Je suis encore moniteur pour prêter main forte aux jeunes. Et là, chez Pilou, c'est mon repaire.

Je n'ai pas vu ce bar en descendant avec Bruce, de toute façon, pour s'arrêter dans un bar, il faut de l'argent pour consommer, et cet argent nous ne l'avions pas.